

tromperie est aisée. Docile, l'opinion publique applaudit à la guerre du « droit d'ingérence », le plus couramment pratiqué.

Les événements du 11 septembre 2001 ont placé les États-Unis dans une situation nouvelle. L'effet de surprise a été tel que le président Bush a pu définir une nouvelle politique de défense nationale fondée sur l'action « *pre-emptive* ». Il ne s'agit plus de prévention, c'est-à-dire de prendre un certain nombre de mesures qui conjureraient d'avance un certain risque, mais de frapper sur la base du soupçon. « Nous n'allons pas attendre de nouvelles attaques contre nos citoyens. Nous allons frapper nos ennemis *avant* qu'ils ne soient en mesure de nous frapper à nouveau » (déclaration du 12 septembre 2003). Voici l'ingérence armée décidée sur des hypothèses : un éventuel et futur armement au service d'intentions belliqueuses supposées. Il se pourrait que le « service du Bien » ainsi conçu exerce des ravages bien supérieurs au Mal combattu. Et que le « devoir d'ingérence » ne soit qu'un subterfuge pour paraître pratiquer, moralement, une politique d'expansion rentable.

Général Pierre M. Gallois

Philippe Lefebvre, o.p.

PRENDRE LA PAROLE. LIRE LA BIBLE COMME UNE PRISE DE PAROLE

« (David répondit à son frère aîné) et dit :
"Qu'est-ce que j'ai fait ?
On ne peut plus parler maintenant ?" »
(1 Samuel 17, 29)

Il faut du temps, une trentaine d'années, pour que le Verbe se fasse chair. Quand Jésus se met à parler, que dit-il ? Que se passe-t-il ? On évoquera dans cet article quelques modalités de la prise de parole de Jésus, en tant qu'elle est exemplaire d'un homme biblique et d'un homme en général. Vient un temps où un homme parle en son nom propre, où sa chair s'exprime dans la parole qu'il pose devant les autres¹. On n'abordera que certains aspects de cette réalité de la prise de parole, à la lumière des évangiles, de la Bible plus largement². En particulier, l'aspect inaugural et très personnel d'une prise de parole sera étudié à la faveur de certains passages : une vraie prise de parole reprend des mots anciens, invite tout un entourage à parler et brasse pas mal d'évidences. Cela fait ainsi échapper au vertige, que peut ressentir celui qui ose parler, de prendre pouvoir sur les autres et d'imposer un propos auquel son entourage ne serait pas accoutumé. On prend la parole, selon la Bible, le plus souvent

1. Je prends « homme » dans les deux sens du terme en français. La prise de parole concerne aussi bien les hommes que les femmes dans la Bible. J'ajoute en conclusion qu'il serait intéressant d'étudier l'accès à la parole d'un homme, d'une femme et leurs influences réciproques.

2. Je n'aborderai pas, par exemple, le contenu des paroles de Jésus ni en quoi une prise de parole devient vraiment personnelle. Ce sont les modalités de la prise de parole que j'étudie, à partir des constatations faites dans la Bible et dans la vie quotidienne qu'il est un temps où un être peut se mettre à parler publiquement.

pour aborder ce que tout le monde sait, mais sur quoi il y a peu d'explications. Jésus n'affirme pas qu'il est le messie ; son entourage, ses pires ennemis, le savent déjà. Prendre la parole, c'est avant tout manifester sa personne.

L'ÉCRITURE DEVIENT PAROLE QUAND JE PRENDS LA PAROLE

Parler à Dieu

Dans un groupe biblique, un jour, une personne demandait : « Qu'est-ce que c'est donc ce fruit que Dieu n'a pas voulu donner à Adam, et pourquoi l'a-t-il interdit ? » Une autre personne dans le groupe répondit au questionneur : « Vous n'avez qu'à demander à Dieu ! » C'était, ma foi, une judicieuse réponse. Bien entendu, le texte énigmatique de Genèse 2 doit être questionné méthodiquement et les commentaires nombreux qui en ont été faits sont à consulter ; nous ne sommes pas les premiers à méditer sur ce passage. Il n'empêche que l'art du texte biblique est de faire tomber le lecteur en situation de héros du texte. Si l'on parle d'Adam, c'est du lecteur que l'on parle, c'est lui qui est mis en scène. Pourquoi Adam n'a-t-il pas pris la parole devant Dieu pour lui demander des explications supplémentaires sur ce fruit interdit ? Peut-être pour les mêmes raisons que le lecteur de cette histoire ne prend pas la parole devant Dieu pour l'interroger sur le même sujet.

Le texte biblique met en œuvre différents procédés grâce auxquels le lecteur est requis comme interlocuteur et sa parole suscitée. Ou bien il parle à la suite du personnage dont le texte raconte l'histoire, ou bien il parle en son lieu et place si les propos de celui-ci, pour diverses raisons, n'apparaissent pas dans le texte. Rien, bien entendu, n'est aussi simple que ce que j'esquisse en quelques phrases. Disons que la Bible ouvre tout particulièrement cette faculté, chez celui qui lit ou écoute, de devenir lui-même partie prenante du texte.

Comment entrer dans l'Écriture ?

Il faudrait tenter une typologie de ces procédés grâce auxquels le lecteur, à l'égal des personnages du livre, est invité à parler,

réagir, formuler, questionner, enquêter³. Citons un exemple : ce que j'appellerais « l'outrance déplacée ».

« Dieu mit Abraham à l'épreuve. (...) Il dit : "Prends ton fils, ton unique, celui que tu aimes, Isaac, et va-t'en au pays de Moriyya ; là, offre-le en holocauste sur l'une des montagnes que je te dirai" » (Genèse 22, 1-2). À ce stade du texte biblique, la moitié des chapitres a été consacrée à Abraham ; il a été appelé par Dieu, a reçu à plusieurs reprises la promesse d'une descendance. Est-il envisageable que ces paroles de Dieu expriment le revirement soudain et pervers d'un Minotaure céleste qui a joué un bon tour, d'une cruauté sans nom, à celui qui avait mis en lui sa foi ? Non. En même temps, ces propos sont effectivement insoutenables. Ou bien le lecteur ferme le livre, ou bien il est contraint de parvenir à un registre du texte, que, si j'ose m'exprimer ainsi, Abraham lui-même a été obligé d'atteindre.

Comme le patriarche, il doit marcher pas à pas, ouvrant les yeux, quêtant les indices d'un sens que tout auparavant suggère, que rien cependant ne dévoile encore pleinement. Bref, un autre parle, qu'Abraham écoute, que le lecteur entend. Abraham va, vient, parle, prend des décisions ; il fait tout cela avec un mélange de méconnaissance et de compréhension. Un peu comme le lecteur qui, gardant des chapitres précédents l'impression d'un Dieu bon, patient, adapté à ceux qu'il aborde, se demande quand même ce qu'il veut dire en l'occurrence. Le texte provoque au commentaire. De fait, les rabbins d'autrefois se sont mis à commenter ce passage célébrissime en se mettant à la place d'Abraham (je mets en italiques les paroles bibliques de Genèse 22)⁴.

– « (Dieu) *Prends ton fils*.

– (Abraham) Mais j'ai deux fils. Lequel dois-je prendre ?

3. Tout cela constitue un énorme dossier. À notre époque, U. Eco a réfléchi sur le statut du lecteur, en particulier dans *Lector in fabula. Le rôle du lecteur*, Le Livre de poche, coll. « Biblio essais », 1985. Le « Lecteur Modèle », dont parle Eco (voir « Comment le texte prévoit le lecteur », p. 64-69), prévu par l'écrivain qui écrit en fonction de lui, est une réalité fort complexe dans la Bible. Bien souvent le texte n'aide pas le lecteur ; il pose les termes d'un questionnement que le lecteur doit lui-même mener. La Bible déconnecte la pensée dès le début de toute connaissance *a priori* du bien et du mal. Le lecteur est lancé dans une quête qui n'a pas d'emblée son tracé.

4. Commentaire traditionnel cité dans *Bereishis. Genesis. A New Translation with a Commentary Anthologized from Talmudic, Midrashic and Rabbinic Sources*, ArtScroll Tanach Series, vol. 1, éd. M. ZLOTOWITZ et N. SCHERMAN, 1978, p. 786.

- (Dieu) *Ton unique.*
- (Abraham) Mais chacun est l'unique de sa mère.
- (Dieu) *Celui que tu aimes.*
- (Abraham) Mais je les aime tous les deux »...

Et ainsi de suite, le tout avec des remarques philologiques et grammaticales fines et objectives. L'objectivité du commentaire intègre donc la subjectivité du commentateur. Ce dernier garde son statut de lecteur, à distance du livre et des « faits » qui y sont rapportés. Il est en même temps impliqué dans ce qui est écrit, au point de s'approprier la conversation amorcée dans la Bible entre Abraham et Dieu.

Écriture et prise de parole

C'est ainsi que l'Écriture devient Parole : quand le lecteur, ayant lu ou entendu l'Écriture, prend la parole. La Bible suscite des réactions, en particulier, comme on vient de le voir, quand elle fait surgir les représentations de Dieu les plus odieuses. Nous sommes obligés de dire que nous ne voulons pas un tel dieu, donc de parler, de répondre. De chercher aussi : quel Dieu voulons-nous ? Pourquoi prend-il le visage d'un Dieu cruel s'il ne l'est pas ⁵ ?

Chacun peut aussi trouver des passages particuliers qui sont en connivence avec sa propre vie, où l'on se sent rejoint par le texte au point que parler du texte biblique, c'est parler de sa vie. Je me plais ainsi à lire le passage de l'eunuque éthiopien abordé par Philippe en Actes 8, 26-40. Ce païen ne connaît rien à la Bible ; il y a un seul extrait où il s'est arrêté et sur lequel il demande des explications. Cela se trouve dans un des chants du serviteur souffrant d'Isaïe. Il y est dit à propos de ce serviteur : « Sa postérité, qui la racontera ? Car sa vie a été retranchée de la terre » (Isaïe 53, 7-8 ; cité en Actes 8, 32-33). Il semble bien que l'eunuque se trouve spécialement concerné par ce verset. Pour lui non plus, personne ne racontera sa postérité : il est eunuque et ce qui pouvait transmettre la vie en lui a été retranché.

Cet homme alors de demander : « De qui le prophète parle-t-il : de lui ou d'un autre ? » La prise de parole de cet homme marque

5. On connaît de nos jours, concernant Genèse 22 tout particulièrement, les études qui croisent l'attention à la Bible et les réflexions issues de la psychanalyse : M. BALMARY, *Le Sacrifice interdit. Freud et la Bible*, Le Livre de poche, 1986 ; A. WÉNIN, *Isaac ou l'épreuve d'Abraham. Approche narrative de Genèse 22*, Lessius, 1999.

son entrée dans l'Écriture ⁶. Elle trace le chemin que nous avons évoqué : le prophète parle de lui ou d'un homme vivant à son époque, il parle d'un autre dans lequel les chrétiens reconnaissent Jésus, il parle de l'eunuque qui se sait concerné par ce passage. L'eunuque correspond vraiment à la dynamique biblique. Devenant le personnage du texte (celui dont la postérité passe pour impossible), il coïncide avec ce que le texte proposait : mettre en lumière un homme tombé dans les oubliettes de l'histoire, annoncer à un être dépossédé qu'il reçoit néanmoins un héritage. Présent à cette place que le texte lui fait, l'eunuque y retrouve d'autres avec lui et notamment ce Jésus que Philippe va lui présenter. Dans la chair blessée de l'eunuque, c'est le Serviteur souffrant qui est révélé, c'est le Fils ni plus ni moins, qui, comme Jésus, reçoit le baptême et entre dans la joie de se savoir fécond.

REPRENDRE AUJOURD'HUI LES PAROLES « DITES À NOS PÈRES »

Quand le lecteur se fait acteur

J'ai souvent constaté à quel point les textes bibliques peuvent être l'amorce de la parole chez une personne. Après un cours, une retraite, un entretien individuel, où des textes bibliques précis ont été cités, bien des gens trouvent en tel ou tel passage qui les accrochés, une entrée en matière, un chemin pour dire ce qui les taraude – à la manière de l'eunuque. La Bible fournit des mots et des formules, elle a des audaces qui seraient impensables chez le locuteur autrement, elle met en scène des personnages où certains se reconnaissent. Quand ils prennent la parole, c'est au moyen de la Bible, qui devient alors leur parole.

Dans des sessions où je suis coanimateur, nous demandons aux participants de jouer des histoires bibliques. Les textes proposés racontent tous l'histoire d'hommes et de femmes en relation avec Dieu ; ils donnent un éclairage biblique sur

6. On dit que Philippe fait du passage cité par l'eunuque « le commencement » de sa présentation d'ensemble. On notera que le texte des Actes ici souligne soigneusement la prise de parole de chacun des interlocuteurs (« Prenant la parole, l'eunuque dit à Philippe », v. 34 ; « Philippe, ouvrant la bouche et partant de cette écriture, lui annonça... », v. 35).

l'avènement de la chair sexuée⁷. Il est étonnant de constater alors à quel point bien des participants jouent en fait exactement ce qu'ils vivent par ailleurs dans leur vie quotidienne. Pourtant, en général, ils ne connaissent pas les textes auparavant ou n'en ont qu'une connaissance vague ; souvent les acteurs en herbe sont enrôlés dans des groupes qui se sont déjà constitués et où ils se voient attribuer un rôle plus qu'ils ne le choisissent. Et l'on dirait alors que c'est le groupe qui témoigne pour telle personne ainsi recrutée de ce qu'elle est réellement, mais qu'elle ne voit pas encore⁸. Je me souviens d'une femme non chrétienne qui se posait obscurément la question du baptême. Elle s'est retrouvée en train de jouer Lydie, la négociante païenne d'Actes 16⁹, demandant le baptême à Paul et Silas. Cette femme – j'entends : l'« actrice » – n'avait jamais lu ce texte auparavant et elle n'avait même pas pris conscience tout d'abord de ce qu'elle avait demandé, en prenant la parole pour jouer son rôle.

La Bible donne la parole aux sans parole

De telles expériences sont à resituer dans cette entreprise menée par la Bible de donner la parole, de placer le lecteur en situation de « héros biblique » ; elles font entrevoir certains aspects de l'Écriture qui n'apparaissent pas vraiment tant que la Bible reste un écrit livré aux spécialistes des langues considérées comme mortes. Le Magnificat est-il de Marie ou est-il une construction littéraire mise dans la bouche du personnage appelé Marie ? C'est bien entendu la deuxième solution qui seule est acceptable. Pourtant, il y a, dans la composition de cette prière, un jeu plus complexe qu'un simple phénomène de construction littéraire. La mère de Jésus rejoint l'expérience de bien des

7. Quelques exemples : Abraham, Sara et Agar (Genèse 16 et 21) ; Jacob, ses femmes et ses servantes (Genèse 29-35) ; Moïse, de sa naissance à ses noces avec Cippora (Exode 2) ; Rahab et les émissaires de Josué (Josué 2) ; David, Abigail et Nabal (1 Samuel 25) ; Ruth, Noémi et Booz (Ruth) ; Judith et sa servante chez Holopherne (Judith)...

8. On voit en 1 Samuel 18, 6-7 les femmes d'Israël venir vers Saül et David en chantant prophétiquement la gloire encore inconnue de David ; cela se remarque souvent dans ces groupes : ceux qui ne croient pas en leur propre vie, en leur beauté de créature, s'entendent dire, dans le théâtre biblique, des paroles appropriées, prophétiques.

9. Il y a des personnages contrastés de femmes dans ce chapitre : Lydie (Actes 16, 14-15) est opposée à la femme possédée par un esprit de divination (Actes 16, 16-18).

femmes dont la Bible nous a parlé. Leurs paroles servent à informer ce qui est mis sur les lèvres de Marie. Toutes ces femmes parlent en fait la même langue, témoignent des mêmes « merveilles » et des mêmes « humiliations » (Luc 1, 46-55). Les auteurs bibliques n'ont pas composé le Magnificat comme une pièce fabriquée dans un bureau d'exégète pieux. Ils se sont mis à l'école de ces femmes qui, depuis longtemps, parlent de Dieu et le chantent. La parole qu'ils prêtent à Marie est bien sa parole en tant qu'elle est femme de Dieu. Et ce qui le prouve est que la parole de Marie devient celle dans laquelle s'expriment bien des gens qui, sans cela, n'auraient pas les mots pour dire leur exultation, leur humiliation, leur certitude d'un Dieu qui élève les humbles. Le Magnificat est une occasion de donner la parole à celles qui reprennent ce chant pour exprimer exactement ce qu'elles n'auraient pas eu la force d'agencer.

Jésus, acteur de scènes anciennes

Jouer des scènes bibliques, reprendre à son compte des mots déjà dits comme les paroles mêmes qui expriment le mieux ce que j'ai à dire : tout cela jette une lumière sur la composition des textes bibliques, en particulier sur la reprise par Jésus des paroles de l'Ancien Testament. De manière pratique, accomplir l'Écriture, c'est être pour sa part investi dans les situations dont la Bible parle depuis toujours. Être un homme né d'une servante, naître de père inconnu, oser prendre pourtant la parole quand vient le temps : ce sont autant de situations que Jésus vit et visite. Et les mots pour le dire dans les évangiles sont lestés d'un poids d'expériences antérieures. Un exemple.

Avant que Jésus ne commence sa carrière de prédicateur, il est abordé par le satan, au désert, après quarante jours de jeûne (Matthieu 4, 1-11). Aux interrogations du diable, Jésus répond par des paroles bibliques. C'est la deuxième fois dans cet évangile qu'on l'entend parler. Le fait qu'il ait cette entrevue avec le satan au commencement de sa vie adulte rejoue la scène des débuts, quand le serpent essayait de séduire Ève et Adam par ses propos. Cette fois, Jésus tient tête avec des mots qu'il ne tire pas de son fond. Ce sont trois versets du Deutéronome qu'il oppose à l'ennemi : Mt 4, 4 (qui cite Dt 8, 3) ; Mt 4, 7 (qui cite Dt 6, 16) ; Mt 4, 10 (qui cite Dt 6, 13). Notons que le Deutéronome est, par définition, une répétition de paroles déjà dites dans les livres

précédents de la Tora. Jésus reprend donc à son compte des mots qui, eux-mêmes, reprennent d'autres mots proférés auparavant¹⁰.

Sa parole fait aboutir la dynamique de la parole biblique : les formules façonnées, répétées, vérifiées par un long usage, deviennent mon bien. Leur ancienneté se révèle ajustée à la situation du jour. Prendre la parole, c'est dire la Bible dans mon expérience du moment. Cet Autre qui a parlé par la Loi et les Prophètes m'apprend une langue dont j'use pour l'heure. Et cette langue est efficace : face au satan, on sort de la paralysie, de la fascination, du mutisme, dont le même satan affligea ses interlocuteurs au commencement¹¹.

Provocation à la parole

Cela ne signifie pas que les paroles bibliques doivent être ressassées, mais à titre de provocation, d'amorce. Puisque des mots ont été dits lors de situations critiques, commençons par les reprendre là où, humainement, on serait réduit à ne rien dire ou à ressasser des banalités.

Que Jésus prenne la parole est un acte attendu – attendu pour tout homme en Israël. Dans l'Ancien Testament, nombreux sont les textes qui soulignent l'avènement de la parole chez un homme, qui demandent même que la parole soit provoquée. Au soir de la Pâque, selon le livre de l'Exode (Ex 12, 24-28), les enfants doivent poser des questions aux adultes : pourquoi accomplit-on les rites que l'on accomplit ? Pourquoi célèbre-t-on cette fête ? Qui sont les Égyptiens... ? Le fils s'affirme en posant des questions, en accédant à la parole dans le cercle familial ; il fait en sorte ainsi que les adultes de son entourage demeurent des êtres de paroles. Les « grands » sont en effet provoqués à répondre, à redéfinir les faits, à exprimer un sens qu'eux-mêmes formulent.

10. Le Deutéronome est un nom grec qui désigne le fait de mettre la Loi une deuxième fois par écrit. Tout particulièrement, Dt 5 reprend, avec des variantes intéressantes, les Dix Commandements donnés d'abord en Exode 20. De façon générale, le Deutéronome reprend, résume, reformule l'ensemble des livres précédents – Exode, Lévitique, Nombres en particulier. Les versets du Deutéronome que cite Jésus pourraient même, de proche en proche, être référés au commencement, à la Genèse. L'homme « qui ne se nourrit pas seulement de pain, mais de toute parole sortant de la bouche de Dieu » (Dt 8, 3) « relit » Gn 3, 17-19 (la difficulté de trouver du pain à manger) et, avant cela, Gn 1, 3 (Dieu commence à parler et sa parole donne la vie).

11. Une fois que le serpent a parlé, Ève ne parle plus et Adam n'intervient pas (Gn 3, 4-8).

UN TEMPS POUR PARLER

L'avènement de la parole

Prendre la parole se produit donc dans le temps. Après la première séparation d'avec Dieu (Genèse 3), tout est devenu plus difficile, mais rien n'a été abandonné du projet initial de Dieu. Il s'agit toujours pour les humains de vivre avec Dieu, d'apprendre à lui parler en tant que personnes et à parler aux autres¹². La Genèse note régulièrement la lente émergence de la parole adressée par les humains à Dieu. Quand naît Énoch, le fils de Seth, lui-même troisième fils d'Adam et Ève, « on commença d'invoquer le nom du Seigneur » (Genèse 4, 26). Plus tard, quand Rébecca s'inquiète des mouvements intra-utérins qu'elle ressent fortement, « elle alla consulter le Seigneur » (Genèse 25, 22). De même, la parole adressée aux humains demande un long apprentissage. Le thème de quitter les siens est lié au fait de prendre la parole. C'est pour trouver une parole vraiment sienne que l'on part (même si c'est contraint et forcé, comme dans le cas de Joseph) : on entend Abraham parler une fois qu'il a quitté sa famille (Genèse 12), Jacob parle véritablement à son frère Ésaü après vingt ans de séparation (Genèse 33).

Lorsque Jésus commence à parler, il est un homme fait, d'une trentaine d'années. Pourquoi n'a-t-il pas commencé plus tôt ? Même au seul point de vue social et historique, nous sommes à une époque où tout commence plus tôt que de nos jours. Jésus a atteint la trentaine avant de déclencher sa parole. Une manière de dire que, quelles que soient les circonstances, les cultures, les périodes, il y a vers cet âge une étape décisive qui est franchie et que l'on ne peut pas « zapper » le temps antérieur. La mise en place de la parole dans la chair se fait lentement.

Parole contre les marchands du temple

Dans l'évangile de Jean, Jésus monte à Jérusalem très vite et chasse les marchands du temple, non sans les avoir battus avec des fouets qu'il a lui-même fabriqués (Jn 2, 13-22). Pour pouvoir

12. On trouverait des réflexions intéressantes sur la prise de parole dans l'œuvre littéraire comme récréation, dans R. REICHELBERG, *Don Quichotte ou le roman d'un juif masqué*, coll. « Points essais », Seuil, 1999 (en particulier p. 50-75). Comme dans le début du *Quichotte*, chaque début de livre biblique, chaque nouvelle prise de parole d'un personnage, relancent le commencement de la parole et de la vocation.

accomplir un tel geste, si prémédité, pour proclamer les paroles qui accompagnent ce geste, il faut avoir mûri pendant trente ans. Trente ans pour qu'il soit clair pour soi que, si l'on agit ainsi et si l'on dit les paroles que l'on dit alors, ce n'est ni par paranoïa, ni par nervosité intempestive. Trente ans pour qu'une parole qu'un geste accompagne soit faite au moment opportun, dans les termes appropriés.

J'ai dit que cela devenait clair « pour soi ». Il me semble que ce commencement de la parole est l'aboutissement d'une première « mise en place » qui s'opère à l'intérieur de soi. Ce n'est pas tellement vis-à-vis d'autrui que porte d'abord le débat ; c'est en soi-même qu'il s'est posé et parvient enfin à un équilibre. On invective les marchands du temple en les chassant rudement quand on sait de science certaine et intime qu'il n'y a dans ces propos et dans ce mouvement aucune animosité personnelle, aucune volonté de se faire remarquer et même aucune réclamation particulière : les marchands reviendront le lendemain, Jésus ne pourra l'empêcher. Sa parole et son geste en ce jour-là expriment « simplement » son témoignage pour la vérité¹³. Une manière de professer publiquement que, dans l'immédiat, on ne changera rien à un certain nombre de pratiques courantes, mais qu'on n'y adhère pas fondamentalement, qu'on n'en est pas dupe. Une manière surtout de manifester un autre registre de vie possible, un Royaume qui n'est pas de ce monde et qui est bien là pourtant.

COMMENT SE FAIRE RAPIDEMENT DES ENNEMIS

L'ennemi, signe que j'ai bien pris la parole !

Un homme qui prend la parole se fait inmanquablement des ennemis. C'est vrai dans la Bible et c'est vrai dans la vie courante. Faire entendre une parole personnelle met en fureur ceux qui n'ont pas pris le risque de devenir une personne, ceux qui se contentent de répéter les propos que tout le monde a envie d'entendre. Jésus appelle une telle pratique « tirer sa gloire des

13. Cette dernière expression reprend une expression que l'évangile de Jean décline de différentes manières (voir déjà Jean 1, 7-8).

hommes¹⁴ ». On peut dire que, dans la Bible, un des signes qu'on a accédé à la parole personnelle est la présence d'ennemis irréductibles autour de soi que l'on a suscités. Quand Joseph commence à parler et à raconter ses songes, il se fait des adversaires terribles en la personne de ses frères (Genèse 37). Quand Moïse prend la parole pour séparer deux Hébreux qui se battent, il est immédiatement menacé par l'un d'eux et doit s'enfuir à l'étranger (Exode 2, 13-15).

Assumer l'accusation

Prendre la parole suppose donc que l'on puisse assumer de perdre sa réputation, d'offusquer, de contrevenir aux images que l'entourage se faisait de vous, d'être incompris. Une fois de plus, il faut trente ans pour que de telles dispositions soient en place. Dès le début, Jésus est accusé de manger et de boire trop ; parallèlement, Jean Baptiste est accusé de ne pas se nourrir assez (Luc 7, 33-34). Une chose et son contraire sont suspectes et attirent les pointes des mauvaises langues. Nous sommes là dans le registre de l'accusation, qui ne se préoccupe pas d'une vérité à dire, d'un amendement à apporter, mais seulement de tuer celui qui commence à parler en son nom¹⁵.

La prise de parole correspond à une mise en place personnelle, intérieure ; mais le fait de proférer sa parole va déclencher des réactions chez « les autres ». C'est là une nouvelle étape : la joie de parler, d'annoncer, de partager ce que l'on a découvert en propre, est reçue par certains, mais elle se heurte aussi à ceux qui grincent des dents.

Parler : avoir foi en la résistance des autres

Il devient clair pour qui parle que les autres sont assez équipés eux-mêmes pour entendre et supporter sa parole. Les invectives dures que Jésus lance très vite contre les Pharisiens manifestent le respect qu'il a à leur égard ! Il ne les considère pas comme des pauvres hommes blessés, que la moindre parole va pulvériser, mais comme des humains résistants (voir par exemple

14. Jésus dit à ses interlocuteurs qu'ils « tirent leur gloire les uns des autres » (Jean 5, 44).

15. De fait, l'accusateur est contre telle pratique, contre l'opposé de cette pratique et contre l'absence de toute pratique (voir Luc 7, 31-35).

Luc 11, 37-54¹⁶). De même, la prise de parole de Jésus ressuscité est assez vive à l'égard des disciples d'Emmaüs (Luc 24, 25) ; non qu'il les violente, au contraire. C'est leur incompréhension qui est violente contre eux-mêmes : ils se contentent de banalités et de rabâchage, alors qu'ils sont parfaitement capables de comprendre plus, d'entendre et de dire plus. Les prises de paroles violentes de Jésus aident donc à sortir de la pire violence qui soit : celle des *statu quo*, celle des lieux communs dans lesquels la parole stagne, celle des versions officielles.

Prise de parole à Nazareth (Luc 4)

Luc place au début de son évangile (Luc 4, 16-30) une scène qui ressemble à celle des marchands du temple au début de l'évangile de Jean (Jn 2, 13-22). Ce n'est pas à Jérusalem que l'action se passe, mais à Nazareth « où Jésus avait été élevé ». Ces décors différents appartiennent aux prises de parole de Jésus, en montrant que les enjeux sont absolument les mêmes. Que ce soit au fond de la Galilée ou à Jérusalem, les mêmes choses se passent : une violence vite déchaînée dès lors que la parole se fait personnelle, actualisante¹⁷.

Jésus fait donc la lecture prévue à la synagogue de sa bourgade d'enfance. Il lit le prophète Isaïe. Il conclut par une brève homélie : « Aujourd'hui s'accomplit à vos oreilles cette Écriture ». Les auditeurs s'émerveillent de ce que Jésus leur dit. Jésus aurait pu tirer parti de ces bonnes dispositions pour affirmer son autorité, se gagner un public de « fans ». Mais non : il préfère

16. Un texte étonnant : la plus grande bordée d'invectives que Jésus lance dans l'évangile de Luc. Notons que tout cela naît d'une raison minuscule, ou plutôt d'une absence de raison. Jésus a été invité et se met à table sans s'être lavé les mains. Alors que personne ne lui fait aucune remarque là-dessus, il commence à prendre à partie son hôte, et les Pharisiens et les docteurs de la Loi. Apparemment, il n'y a pas vraiment de problème et les convenances (Jésus est invité) imposeraient le silence ; il faut trente ans d'entraînement et d'attention pour oser vitupérer contre le « non-dit criant » de la situation.

17. Ceci est important pour penser l'histoire des textes évangéliques. Il n'y a pas, dans le corps du récit, un Jésus prédicateur itinérant qui ferait un travail apprécié et couronné de guérisseur-enseignant, et vers la fin un Jésus malheureusement accusé qui aurait vraiment pu éviter les malentendus dont il a été victime (d'où toute une remise en cause du procès de Jésus, considéré comme relecture abusive). Les évangiles présentent en toute prise de parole de Jésus les enjeux mêmes qui seront déployés lors de son procès. Pour une évocation du divorce en exégèse entre le Jésus prêcheur et le Jésus accusé, voir É. NODDET, *Le Fils de Dieu. Procès de Jésus et évangiles*, éd. du Cerf, 2002, par exemple p. 107-108.

embrayer sur un propos que les gens échangent à son égard : « N'est-ce point là le fils de Joseph ? » (Luc 4, 22). Et il devient franchement provocateur, en un petit discours qui met tout le monde en fureur. C'est au point qu'on se saisit de lui pour le précipiter d'une falaise, avant qu'il ne parvienne à s'échapper.

Du joli travail de la part d'un être venu annoncer l'amour, la paix, la fraternité ! C'est que Jésus a compris ce qui se joue sous bien des mots anodins, sous nombre de questions tout à fait innocentes, voire bienveillantes. Les braves gens de son patelin sont en état de guerre contre lui, même si, une fois de plus, il peut paraître outré d'affirmer une telle chose. Pourtant c'est vrai. Qu'un homme prenne la parole au village comme on ne l'a jamais entendu la prendre, que soudain se manifeste dans son propos qu'il n'appartient pas tout à fait aux organisations traditionnelles, en un mot : que cet homme échappe à l'emprise du groupe, et c'est le tollé général. Dans la question (« n'est-il pas le fils de Joseph ? »), on peut suivre l'enchaînement des idées non dites : « oui, ce n'est pas mal ce qu'il dit, mais enfin, nous l'avons vu naître, il est de chez nous ; il ne faudrait pas qu'il se prenne pour plus qu'il n'est, pour plus que nous ; pour qui se prend-il ? C'est nous qui lui donnons sa place en ce monde. Prétend-il échapper à nos régulations... ? »

Mais tout cela n'est exprimé que par une question merveilleusement innocente, selon un étonnement bien compréhensible. En fait, non : Jésus a trente ans et il sait décrypter la prétendue douceur des questions. Il entend sous l'inoffensive interrogation, le cri de la curée, audible seulement à ceux dont la chair a mûri avec Dieu.

PREMIÈRES PAROLES DE JÉSUS DANS LES ÉVANGILES

Vision d'ensemble (Matthieu – Marc / Luc – Jean)

Quand et comment Jésus prend-il la parole dans les évangiles ? Lorsqu'on étudie les évangiles globalement, les grandes distinctions habituelles sont pertinentes : on opposera ainsi les synoptiques (Mt, Mc, Lc) et Jn. Mais, selon les questions que l'on porte et que l'on pose aux textes, d'autres appariements, d'autres géographies, se manifestent. Si l'on se demande ainsi quelle est la première parole de Jésus que chacun des évangiles mentionne,

on trouve deux binômes ; en Lc et Jn, Jésus commence par poser la question de la quête : qu'est-ce que cherchent ceux qui le cherchent ? En Mt et Mc, Jésus évoque d'emblée l'accomplissement : ce qu'il fait et dit porte à son achèvement des gestes effectués, des paroles proférées avant lui ; les mots inauguraux de Jésus marquent une fin !

Mt 3, 15	Mc 1, 15	Lc 2, 49	Jn 1, 38
Jésus répond à Jean Baptiste qui s'étonne que Jésus demande le baptême, alors que ce devrait être lui, Jean, qui le demande à Jésus.	Après que Jean Baptiste a été livré, Jésus vient en Galilée et dit :	Jésus est resté au temple sans prévenir ses parents. Ceux-ci le retrouvent et Marie lui demande pourquoi il a agi ainsi à leur égard.	Deux disciples de Jean Baptiste suivent Jésus.
« Répondant, Jésus lui dit : "Laisse faire à présent ; ainsi convient-il que nous accomplissions (verbe <i>plêro</i>) toute justice.» »	« Le temps est accompli (verbe <i>plêro</i>), et le royaume de Dieu est tout proche ; repentez-vous et croyez en l'évangile. »	« Il leur dit : "Pourquoi donc me cherchez-vous ? (<i>ti hoti êzeteite</i> ? Verbe <i>zêtein</i>). Ne saviez-vous pas que je dois être aux affaires de mon Père?" »	« Jésus se retourna et les vit qui le suivaient. Il leur dit : "Que cherchez-vous ?" » (<i>ti zeteite</i> . Verbe <i>zêtein</i>)

Premiers mots d'un personnage

Parmi les procédés habituels qu'un récit, une pièce de théâtre, emploient pour acclimater le lecteur ou l'auditeur à un personnage essentiel, figure le travail tout particulier sur la première réplique que ce personnage prononce¹⁸. Les auteurs choisissent des paroles caractéristiques et les ordonnent à la suite du texte. Les évangiles utilisent ce moyen simple pour placer auditeur ou

18. Les remarques ici formulées seraient à penser dans le questionnement plus vaste sur le début d'une œuvre. Voir les utiles mises au point de A. DEL LUNGO dans *L'incipit romanesque*, Scuil, coll. « Poétique », 2003 (en particulier les deux premières parties). Parlant du début de roman (qu'il ramène à « l'une des formes possibles de communication linguistique », p. 46, donc proche, dans une certaine mesure, de la prise de parole) l'auteur dit : « La prise de parole et son caractère inéluctable, arbitraire, violent : tout cela est en jeu dans l'œuvre et dans la réflexion théorique des Nouveaux Romanciers... » p. 122.

lecteur au diapason des personnages-clés dont ils vont suivre le destin, de Jésus tout particulièrement¹⁹.

Il est évident qu'une telle construction littéraire ne reflète pas le « réel historique » de la vie de Jésus : Jésus a parlé avant qu'on ne l'entende parler dans le texte. Mais le texte, par ses artifices séculièrement mis en œuvre, suggère une historicité : il vise en l'occurrence les premières paroles de Jésus qui aient été véritablement *entendues*. La construction littéraire rejoint des expériences courantes : le premier « mot d'enfant » que l'on retienne chez un petit et qui dévoile son maniement personnel de la langue, la première parole marquante d'une personne qui la révèle en vérité alors qu'on la fréquentait sans la connaître vraiment.

Prendre la parole, c'est faire parler

En Matthieu et en Marc, Jésus lui-même souligne, en proférant ses premiers mots, qu'il agit et parle à un moment crucial : « Laisse faire *maintenant* », dit-il à Jean Baptiste (Mt 3, 15) ; « le temps est accompli », annonce-t-il en Marc. Le verbe de l'accomplissement des temps est aussi celui qui désigne ailleurs l'accomplissement des Écritures. Prendre la parole est une manière pour Jésus de promouvoir des prises de paroles antérieures, de s'inscrire dans du déjà dit, de manifester le travail du temps.

En cela, les paroles soulignant l'accomplissement (Mt, Mc) rejoignent les paroles interrogeant sur la quête (Lc, Jn). Quand Jésus demande pourquoi on le cherche (Lc) ou ce que l'on cherche (Jn), il sollicite la parole d'autres que lui ; bien plus, il mène à son accomplissement ce qui a été entrepris par d'autres, mais non encore formulé. La question adressée à Marie et Joseph appelle bien davantage que des motivations d'ailleurs évidentes (les parents ont cherché Jésus parce qu'ils étaient inquiets) ; c'est la première fois que Jésus est amené à sonder ses parents sur leurs *fiat* respectifs, sur leur manière d'entrer dans l'accomplissement d'une parole annoncée jadis aux pères (voir Lc 1, 55).

19. L'étude rhétorique pourrait être menée loin, ce qui prouve bien que la réplique liminaire n'est pas là par hasard. On découvrirait des adéquations entre premiers et derniers mots de Jésus dans les évangiles (avec des distinctions : derniers mots sur la croix, derniers mots après la résurrection) ; il faudrait aussi comparer avec les premières paroles d'autres personnages, etc.

TOUT LE MONDE S'EXPLIQUE !

Que tout le monde parle

Finalement, Jésus demande toujours que tout le monde s'explique, comme lui-même s'explique, à propos du déjà connu. Prendre la parole est bien entendu un acte grave : on impose d'une certaine manière son propos à l'entourage ; c'est un risque pour celui qui engage la parole (comment va-t-on le recevoir ?), un risque pour les auditeurs (ne sont-ils pas contraints d'écouter ?). En même temps, il faut résister au vertige de la prise de parole comme prise de pouvoir ; dire ce que l'on a à dire n'est pas nécessairement empiéter sur un auditoire qui était jusque-là bien tranquille. Jésus, quand il parle, fait aussi parler son entourage, parce que, de toute façon, tout le monde doit s'expliquer.

Poser des questions

Commencer par poser des questions comme Jésus le fait en Luc et Jean relève de cette participation à la parole. Les prises de parole de Dieu lui-même se font volontiers sous forme de questions. Une fois qu'Adam et Ève ont été trompés par le serpent, Dieu a commencé par poser une question : « Où es-tu ? » C'est le début de la guérison : Adam est invité à se situer, il a toujours une place ; il est possible de parler de l'indicible faute, de qualifier l'inqualifiable. Celui qui sauve n'occupe pas tout le terrain de ceux qu'il désire sauver ; il les laisse parler d'abord. Si coupables ou si ignorants soient-ils, ils ont à mettre en œuvre leur souveraineté de créatures²⁰. Du début à la fin, les prises de parole de Jésus répercutent la voix du Créateur qui questionne pour rétablir le règne d'Adam et Ève. « De quoi discutiez-vous en chemin ? », demandera Jésus aux disciples d'Emmaüs (Luc 24, 17).

Prendre la parole cesse d'avoir un caractère absolument nouveau, audacieux, mettant en péril tout et tous... Plus que dans l'instauration d'une parole individuelle et inouïe, on entre dans l'explication publique, on amène au jour une vérité qui est là et à laquelle beaucoup déjà communient.

20. Quand Caïn ressent les premières morsures de la jalousie, Dieu s'approche de lui et lui pose des questions : « Pourquoi est-ce que ça te brûle ? Et pourquoi ton visage est-il tombé ? » (Gn 4, 6). Caïn ne répondra pas à Dieu.

Manifester des évidences

Quelle est cette vérité ? Une doctrine difficile qui ne peut être connue qu'au terme de longues médiations ou par une illumination subite ? Non, c'est une vérité simple, connue. Il est remarquable, dans les évangiles, à quel point la parole met en lumière des évidences. Il s'agit rarement, finalement, de trouver des mots pour évoquer une réalité exceptionnelle, cachée, inconnue, informulée. Prendre la parole pour Jésus, c'est souvent faire prendre conscience à ses interlocuteurs, qui ont eux-mêmes pris la parole, à quel point ils ont raison, à quel point ils ont déjà dit toute la vérité, rien que la vérité. « Tu es le messie ? » demande le grand prêtre lors du procès ; « c'est toi qui l'as dit » répond Jésus (Matthieu 26, 63-64). « Tu es donc roi, toi ? » demande Pilate à Jésus, et celui-ci de lui répondre : « C'est toi qui le dis : je suis roi » (Jean 18, 37). Et bien avant cela, les esprits impurs ont « dénoncé » Jésus comme le Saint, le Fils du Très-Haut (voir déjà en Marc 1, 24). On croit que tout le monde ignore qui est Jésus ; en fait, tout le monde le sait très bien. Il y a là une proposition concernant la vérité : elle n'est pas l'aboutissement de recherches, elle est ce que tout le monde sait depuis longtemps²¹.

PARLER POUR D'AUTRES

Une personne parle

Quand Jésus commence à parler, il reprend volontiers des paroles anciennes. À Nazareth, sa première prédication est précédée par la lecture d'Isaïe ; avant cela, au satan, Jésus répond par des versets du Deutéronome (Matthieu 4 ; Luc 4). Dans l'évangile de Marc, Jésus demande tout de suite que l'on croie

21. J'ai essayé de montrer cela en 1 Samuel 17, un chapitre qui fait entendre les premières paroles du messie David. Le jeune homme fait répéter une information concernant l'homme qui vaincra Goliath. Au fil des répétitions de la même phrase, c'est comme si chacun développait toutes les implications qu'elle contient. Celui qui vaincra Goliath obtiendra ceci et cela (parole explicite, dite trois fois) ; or (on passe à la parole non dite), personne ne veut combattre Goliath, donc celui qui fait répéter la phrase est le vainqueur potentiel. Bref, tout le monde reconnaît en David le messie qui vient ; tout le monde désigne auprès du roi Saül. David, qui n'a rien dit, comme volontaire pour vaincre Goliath (voir Ph. LEFEBVRE, *Livres de Samuel et récits de résurrection*, coll. « Lectio divina » 196, éd. du Cerf, 2004, en particulier p. 252-254).

à l'évangile (Marc 1, 15) ; or, cet évangile a été présenté d'emblée comme « ce qui est écrit dans Isaïe, le prophète » (Marc 1, 1-2). La prise de parole ne se signale donc pas d'abord par son originalité, mais bien par le fait qu'un homme parle. Voilà la grande nouvelle : non pas un dit qui s'ajouterait à d'autres dits, mais la présence d'un homme, d'un Fils, comme le proclame la lettre aux Hébreux (He 1, 1-2).

La parole la plus ancienne devient neuve si elle est prononcée par une personne pour qui elle est vraie au moment où cette personne la profère. L'accomplissement des Écritures que Jésus annonce très vite est de cet ordre : ce qui a été consigné autrefois interprète et désigne ce que je suis en train de vivre. J'ai maintes fois entendu ce fait de la part de chrétiens investis dans les milieux de grande pauvreté ou dans l'accompagnement des mourants : les psaumes sont souvent une découverte chez les plus démunis, parce qu'ils fournissent exactement les formules à la hauteur des situations vécues. La douleur, l'approche de la mort, la misère, n'amènent pas à formuler des nouveautés radicales ; ce qui est nouveau est d'entendre ces personnes reprendre des mots des psaumes comme si c'était leur propre testament spirituel, le résumé de leur vie dont ils n'avaient jamais vraiment pu parler. Les psaumes ainsi entendus par des témoins qui connaissent ces textes résonnent alors dans leur nouveauté. Ceux qui les ont prononcés leur ont donné un contenu concret, les ont lestés d'un poids de vie, les ont fait résonner dans leur chair blessée ou moribonde²².

Échapper au groupe

Ce n'est donc pas tellement ce qui est dit dans la prise de parole qui suscite enthousiasme ou hostilité ; c'est qu'un être parle dans sa vérité de personne. Lire une page bien connue du prophète Isaïe, en disant qu'elle s'accomplit « aujourd'hui », comme le fait Jésus (Luc 4, 18-21), c'est entraîner une haine radicale chez certains ; une page du même prophète lue par l'eunuque et présentée par Philippe comme la nouvelle du jour déclenche à l'opposé une joie totale et relève une vie.

Ce que la prise de parole suscite donc n'est pas foncièrement du pour et du contre ; c'est l'adhésion au monde et au mode personnels, ou leur refus catégorique. J'appelle mode personnel à la lumière de la Bible le fait de reconnaître que la vie vient de Dieu, et non d'une créature individuelle ou collective. Quand une personne prend la parole, elle signifie donc au groupe auquel elle appartient que ce groupe ne lui est pas bailleur de vie. « C'est l'Esprit du Seigneur qui est sur moi, c'est lui qui m'a consacré, lui qui m'a envoyé », dit la page du prophète Isaïe que Jésus lit à Nazareth et reprend pour son compte. Par conséquent, Jésus échappe au groupe qui se donne comme régulateur et source de son être.

Parler pour un peuple

Si Jésus quitte sa parenté, c'est qu'il a à parler à bien des gens à l'extérieur du cercle villageois. Quand il commence résolument à parler, les siens viennent afin de le récupérer. « Ils disaient en effet : il est hors de son bon sens » (Mc 3, 21). Toutes les expressions sont ambivalentes. La formule « les siens » (= « ceux qui étaient avec lui » ou « auprès de lui ») est presque la même que celle qui désigne les disciples ; « il est hors de son bon sens » peut signifier aussi « il se trouve à l'extérieur ». Pourquoi un homme va-t-il à l'extérieur du cercle dans lequel il est jusque-là demeuré ? Pour prendre la parole. Pourquoi doit-il la prendre ? Parce que « les siens » l'attendent. La prise de parole marque ce temps où un homme entre dans de nouvelles appartenances, de nouvelles alliances. Ce qu'il dit est une langue que d'autres connaissent et que ses proches d'hier ne connaissent pas. Dès lors, « qui est ma mère et qui sont mes frères ? », dira Jésus dans le même passage, alors qu'il est entouré d'une foule à qui il s'adresse (Mc 3, 33).

Est-ce dire que toute prise de parole est nécessairement incomprise par les proches et entendue par des inconnus ? Non. Mais une prise de parole redéfinit ce que signifie « être proche ». Pour Jésus, les proches sont ceux qui s'abreuvent à la même source de vie et de parole que lui ; en cela, certains de ses proches d'hier demeurent des proches aujourd'hui. La mère de Jésus, par exemple, a pu se reconnaître dans la définition de son fils : « Quiconque fait la volonté de Dieu, celui-là est mon frère, ma sœur, ma mère »

Les noces

Il me semble que les noces de Cana mettent en lumière ce rôle de Marie qui fait définitivement entrer son fils dans la prise de parole publique. « Faites tout ce qu'il vous dira », lance-t-elle aux serviteurs du banquet. « L'heure est venue » pour Jésus de sortir de la maison et de rassembler un nouveau peuple. L'heure est venue pour lui de prendre la parole devant tous et de connaître le tourment de l'incompréhension radicale et le bonheur de l'écoute attentive. Jésus, faisant résonner le verbe en sa chair d'homme, va « rassembler les enfants de Dieu dispersés » (Jean 11, 52).

CONCLUSION

Il y aurait beaucoup à dire encore. Deux points me paraissent à noter en conclusion. D'abord le fait que Jésus, quand il prend la parole, éduque par le fait même ses disciples. Il est possible à chacun des siens de parler, d'affirmer Dieu venu dans la chair, en parlant de sa propre chair visitée par Dieu. Au matin de la résurrection, quand Jésus envoie Marie Madeleine avertir les disciples, il la charge d'un message qui les engage à la prise de parole : Mon Dieu est votre Dieu, mon Père est votre Père ; ce que les disciples voient en Jésus arrive en leur propre chair. Une vie venue de plus loin se déverse en eux et les fait hommes. Une parole venue de plus loin qu'eux, mais ancrée en eux, personnalisée, se met en forme pour annoncer ce mystère.

Il conviendrait d'étudier plus précisément les prises de parole d'hommes et les prises de parole de femmes, ainsi que leurs interactions. Les commencements sont souvent marqués par la prise de parole d'une femme. Alors que le prêtre Zacharie sera muet pendant neuf mois, Élisabeth, son épouse, et Marie, leur cousine, parlent abondamment et fondent le récit qui va suivre dans une parole qu'elles ont proférée (Luc 1). Au matin de la résurrection, c'est la parole de Marie Madeleine qui est inaugurale pour les disciples : « Va dire à mes frères » (Jean 20, 17).

Philippe Lefebvre, o. p.

Hubert Faes

**NATURE HUMAINE
ET CONDITION HUMAINE
DANS LA PENSÉE
DE HANNAH ARENDT**

Les événements catastrophiques du xx^e siècle dont, en tant que juive, Hannah Arendt a subi directement les effets, n'ont cessé de susciter sa pensée. Dans l'effort de comprendre l'incompréhensible, elle ne se contente pas d'une étude historique et sociologique qui resitue ces événements dans l'évolution des sociétés modernes, elle prend la mesure des ébranlements induits jusque dans les catégories politiques et ontologiques de la pensée humaine et s'efforce de discerner les ressources dont celle-ci dispose pour répondre à l'événement.

Dans son livre *Les Origines du totalitarisme*, la situation et le sort des apatrides, des parias, des sans-droits ne sont pas seulement un des objets principaux de l'étude, ils sont le lieu même de la réflexion, le point de vue qu'il faut prendre pour mener l'étude. Ceci a déjà retenu l'attention des commentateurs et fait l'objet d'études consistantes¹. Dans son premier grand ouvrage, développé de ce point de vue, H. Arendt reconnaît que la condition humaine elle-même est en cause. Elle lui consacre par la suite un autre livre majeur dans lequel, en introduction, elle écarte la notion de nature humaine pour se tourner vers celle de condition humaine². La raison de ce traitement des catégories fondamentales d'une anthropologie philosophique ne semble pas avoir fait jusqu'à présent l'objet d'une étude approfondie,

1. Voir par exemple : Marie-Claire CALOZ-TSCHOPP, *Les sans-État dans la philosophie d'Hannah Arendt. Les humains superflus, le droit d'avoir des droits et la citoyenneté*, Lausanne, Éditions Payot, 2000.

2. Hannah ARENDT, *Condition de l'homme moderne*, trad. G. Fradier, Paris, Calmann-Lévy, 1983. Les citations seront prises dans cette édition et indiquées par les initiales C.H.